

# Journal du Lot

ORGANE RÉPUBLICAIN DU DÉPARTEMENT

Paraissant les Mardi, Jeudi et Samedi.

10 fr. par AN

HORS DU DÉPARTEMENT : 12 francs par an.

Les abonnements se paient d'avance. — Joindre 50 centimes à chaque demande de changement d'adresse

Rédaction et Administration  
CAHORS. — 1, RUE DES CAPUCINS, 1. — CAHORS  
A. COUESLANT, Directeur.

L'Agence HAVAS, rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 34, et Place de la Bourse, n° 8, est seule chargée, à Paris, de recevoir les annonces pour le Journal.

PUBLICITÉ  
ANNONCES (la ligne)..... 25 cent.  
RÉCLAMES — ..... 50 —

La publication des Annonces légales et judiciaires de tout le département est facultative dans le Journal du Lot.

## LE DISCOURS de M. PELLETAN

A CAHORS

### A GOURDON. — A SOUILLAC

#### Les Fêtes de Dimanche

Pelletan est parti ; les lamplons sont éteints, les « violons » se taisent et aussi les ovations magnifiques des foules...

Que conclure d'un accueil aussi chaud ? D'abord une réflexion s'impose, celle qu'à Cahors et dans le Lot, les nationalistes civils et latques ne sont plus qu'une minorité infime. Le *Télégramme* avait essayé de réchauffer leur ardeur dans un article que nous avons signalé ; à l'abri d'une équivoque, il avait tenté de jouer du « nationalisme local » pour faire conspuer le Ministre de la marine... Quelle défaite piteuse les soi-disant « progressistes » se sont préparés là !...

Pas une voix n'a osé clamer une injure ; on rencontrait bien de ci de là une figure pâle, un visage bouleversé à la vue d'un républicanisme si profond, mais d'obstruction... aucune... pas la moindre tentative.

Décidément, il faut que la réaction en prenne son parti ; les masses, éclairées par les écoles laïques, raisonnent ; elles ne sont plus dupes des sophismes, des grossiers artifices de plume qui consistent à présenter comme ennemis deux hommes qui diffèrent d'opinion sur des questions de tactique ; on n'est pas habitué au clan des « partisans de l'autorité » à user de sa raison en toute indépendance ; on est « mouton de Panurge. » Mais dans le « Bloc » tout le monde a compris que Pelletan poursuivait au gouvernement le même but que Gambetta ou plutôt continuait son œuvre. « Le cléricalisme, voilà l'ennemi » a répété le Ministre de la marine.

L'autre réflexion qu'ont provoquée les diverses réceptions de Pelletan dans le Lot, c'est la popularité qui accompagnera toujours les gouvernants *profondément réformateurs*, auprès des populations quercynaises. Nous n'essaierons pas de décrire l'enthousiasme extraordinaire avec lequel la foule a accueilli l'ami de M. Combes, toutes les fois (trop rares à mon avis) que la commission des fêtes a permis le contact sans protocole. Il aurait fallu voir les ovations de dimanche soir soit à l'Hôtel de Ville, soit sur les Allées Fénelon de Cahors ; Pelletan en fut profondément ému, mais il comprit, et le dit, que toute ces acclamations allaient à ses actes et non à ses paroles.

Donc plus de phrases ou... le moins possible, et des décisions vraiment démocratiques, chez tous les ministres, voilà la moralité à tirer de l'accueil si beau que notre ville et notre département, ont fait à Pelletan.

LA RÉDACTION.

#### Discours de M. Pelletan

A la demande d'un grand nombre de nos amis et de nos lecteurs, nous reproduisons aujourd'hui l'éloquent discours de M. Pelletan au banquet de Cahors — discours que nous devons à l'amabilité de M. Harang sténographe du Conseil général, qui, sur la demande de notre directeur avait bien voulu retarder son voyage et mettre son talent au service du journal.

CITOYENS,

Mes premières paroles doivent être destinées à acquitter une dette de reconnaissance. J'ai été quelque peu surpris tout à l'heure de me voir remercier d'avoir accepté l'hospitalité pour laquelle je vous dois, au contraire, des remerciements. Ce n'est pas sans un bonheur profond que j'ai pu me rendre au milieu de vous, au milieu d'amis inconnus qui sont attachés au même drapeau que moi dans ce vaillant département du Lot.

Je puis vous assurer que j'ai pour eux une sympathie profonde, que j'éprouve à leur égard un sentiment de solidarité fraternelle et, comme votre représentant, vous pouvez être assurés que je suis profondément dévoué aux intérêts et aux besoins de cette démocratie rurale qui compose la majorité et qui fait la force de ce département (*Vifs applaudissements*).

Où, nous l'aimons du fond du cœur, cette démocratie rurale, qu'on a pu égarer passagèrement, mais qui est la plus intéressée à la cause de la Révolution française, aux principes de 89 et de 93, auxquels, hélas ! notre gouvernement républicain doit encore la majeure partie des réformes auxquelles a droit cette démocratie.

Je n'ai pas qualité pour m'étendre sur ce sujet parce que j'empêterais sur le terrain d'un certain nombre de mes collègues et que ma situation passagère m'oblige en ces matières à une grande réserve, mais je puis me rappeler tout au moins, puisqu'on parlait de l'égalité devant l'impôt, que j'ai eu l'honneur de défendre le projet d'impôt sur le revenu et que j'ai soutenu à la tribune avec la dernière énergie (*Très bien ! très bien ! vifs applaudissements*).

Je puis bien rappeler que, dans la lutte contre le renouvellement du privilège de la Banque de France, j'ai demandé qu'on exigeât d'elle un demi-milliard pour le crédit agricole (*Nouveaux applaudissements*) et qu'enfin, je suis un de ceux qui ont étudié avec un de mes amis qui en était l'auteur, le projet de retraites pour la vieillesse, que j'ai signé avec mes amis du parti socialiste et que j'ai déposé sur le bureau de la dernière Chambre le projet de mon ami Escuyer.

C'est dire qu'en ce qui me concerne, j'ai toujours eu le sentiment profond de cette solidarité de la démocratie française.

Une voix — Nous n'en doutons pas ! De cette démocratie dont les agriculteurs forment la grande majorité. Elle se confond pour moi avec l'idée de la Patrie elle-même et un gouvernement ne serait pas français s'il ne songeait pas à leur rendre la part de droits que mérite leur labeur (*Vifs applaudissements*).

Mais, ce que je dois vous dire avant tout, c'est l'émotion que j'ai éprouvée en allant saluer sur votre place publique l'admirable statue de l'homme dans la poitrine duquel a palpité, aux heures les plus décisives de notre histoire, plus que dans aucune autre poitrine, le génie de la Patrie française et le génie de la République (*Nouveaux applaudissements*).

Et, si je lui rends cet hommage avec une telle émotion, ce n'est pas seulement à cause du grand rôle que Gambetta a joué dans notre histoire, c'est à raison des souvenirs de jeunesse qui se dressent devant moi.

Je suis de ceux qui ont connu Gambetta alors qu'il était encore ignoré du grand public. Je me rappelle encore qu'un jour où nous faisions notre petite insurrection parce qu'on avait chassé des étudiants qui étaient allés proclamer la liberté de pensée à Liège, où j'ai fait mon premier discours révolutionnaire au pied de la statue de Bichat dans l'École de Médecine, où je me suis réfugié après cela au Café Voltaire, on m'a montré un homme, jeune encore, maigre à ce moment-là, avec un œil qui lui sortait sur le côté de la tête ; c'était Gambetta, qui avait fait campagne pour mon père, aux élections précédentes (*Applaudissements*).

Où j'ai connu Gambetta jeune et ignoré du grand public, et quelques vieillards se rappellent

encore peut-être ce jeune homme, dans lequel débordait déjà l'orateur sublime qu'il portait dans sa poitrine. Je me le rappelle, ce Gambetta, qui, avant de remplir la tribune des éclats magnifiques de sa voix, se faisait une tribune du trottoir où il se trouvait, de la table de café devant laquelle il était assis et faisait trembler les murs étroits des cafés du Quartier Latin ou les voûtes de la conférence Molé de tous les tonnerres impétueux qu'il portait en lui. (*Nouveaux applaudissements*).

Il me semble que je le vois encore, avec ce débordement de vie exubérante qui était une de ses puissances et avec des familiarités rieuses et presque triviales de la vie commune au Quartier Latin, avec son influence sur les hommes célèbres du temps, qui voyaient déjà en lui un maître de l'avenir... comme il savait mêler, ces dons magnifiques de familiarité qui lui conquéraient tous ceux qui le voyaient, avec les sévères études par lesquelles il se préparait au grand rôle que la destinée lui réservait. (*Nouveaux applaudissements*).

Je puis dire que j'avais l'honneur de lui être associé par la camaraderie du jeune homme. Déjà il semblait avoir la pleine conscience de son rôle futur, déjà il se préparait non au barreau, qui n'a été pour lui qu'un lieu de passage, mais au métier d'homme d'Etat et de gouvernant, et je puis dire qu'aucun de ses amis n'était surpris de l'audace de ce jeune homme, tant le signe de sa grandeur était déjà irrésistible en lui pour tous.

Voilà comment je l'ai connu : c'est un temps vers lequel mes souvenirs se reportent avec joie. Ah ! nous avions alors d'autres espérances, et la destinée nous a cruellement trompés ! Nous apercevions déjà, derrière l'Empire ébranlé, les premières lueurs de la République naissante et nous en attendions une aurore magnifique de réformes démocratiques et de grandeur nationale. Nous comptions sans les crimes de l'Empire, sans les derniers crimes, qui devaient précipiter notre malheureux pays dans les abîmes que vous connaissez tous et où il a failli sombrer. (*Applaudissements prolongés*).

Où, nous marchions alors pleins de foi vers l'avenir, sentant la victoire sur le Deux décembre déjà dans nos mains, nous entretenant de nos espérances, pensant à peine aux périls de l'entreprise ; nous marchions gaiement, avec cette gaieté héroïque que donne la foi au cœur et qui alors était répandue dans toute la France.

Vous savez quel fut le lendemain ; vous savez comment la République en sortit à l'heure même où les désastres succédaient aux désastres et où le territoire français était déjà envahi ! Vous connaissez cette succession effroyable de coups de foudre, qui nous a fait connaître, comme aucune période de l'histoire ne l'avait peut-être jamais pu faire, l'enfer de la défaite, l'enfer de la guerre civile ; vous connaissez cette année terrible, selon le mot du poète... Hélas ! ce grand poète, Victor Hugo, le plus grand homme du siècle, avait bien vu, avec son œil de prophète, le châtiment, et il avait fait un livre qui en portait le titre ; mais il n'avait prévu que le châtiment du criminel, le châtiment du monstre qui avait étranglé les libertés publiques ; il n'avait pas prévu que ce serait la Patrie française qui serait châtiée ; il n'avait pas prévu que, suivant la belle expression de Gambetta, cette grande Némésis qui parcourt l'histoire punirait l'acceptation du 2 décembre et la suppression des libertés publiques par la mutilation de la Patrie et par des désastres sans nom !

Voilà pourtant ce que nous avons sous les yeux. Nous nous sommes réveillés, oui, en République, mais avec la conséquence des crimes de l'Empire, avec notre territoire envahi et nos provinces déjà foulées par les pieds des chevaux de l'ennemi. (*Vifs applaudissements*).

C'est alors que Gambetta eut son rôle le plus admirable et, sous l'impression même de nos malheurs, retrouva en lui une étincelle de cette flamme sublime qui brûlait nos pères de 92 et de 93, et qui sauva notre patrie commune.

Où, il semblait avoir en lui l'audace à laquelle Danton faisait allusion dans la magnifique évocation dont vous n'avez pas perdu le souvenir ; il semblait qu'en lui renaissait le génie de ces grands commissaires aux armées de la Révolution française, qui ont porté si haut le nom de la Convention, le génie de la guerre, qui transporta au-dessus d'eux-mêmes les Hoche, les Marceau, les Kléber, et la France tout entière tressaillit quand elle vit dans ce jeune homme ardent, à la parole retentissante, le génie de la République armée, que rappelle ce groupe de Rude placé sur un de nos monuments de Paris : une femme aux ailes largement éployées, menant le peuple à la victoire et la bouche remplie des chants sublimes.

C'est ainsi que ce jeune homme apparut à la France, et vous vous rappelez quelle activité fébrile il déploya, quel courage il montra devant les coups les plus cruels du sort, comment la défaite même lui servait pour électriser les courages de tous, et quel fut le résultat de ses tentatives : On vit les armées sortir en quelque sorte du sol... Et, ce n'est pas moi qui le dis, c'est le roi de Prusse lui-même qui le constate : Il ne me suffit pas, comme à M.

Gambetta, de frapper la terre pour en faire sortir des armées !... Quand on vit les armées se multiplier, quand on vit sortir du rang des officiers, des généraux inconnus que l'Empire n'avait pas su apprécier, quand on vit, malgré les plus cruels coups du sort, après toutes les défaites et de nouvelles tentatives plus énergiques encore, quand on vit par instants la victoire ramenée sous nos drapeaux, quand on eut ce spectacle extraordinaire, oh ! alors, toute la France eut un moment d'espérance, mais d'espérance trompée cruellement par des défaites définitives.

Ah ! à ce moment, non, ce n'est pas la France qui manqua au patriote qui la lançait contre l'ennemi ; nos campagnes furent admirables de dévouement ; j'en atteste nos francs-tireurs qui, sachant qu'on serait sans pitié pour eux, harcelaient l'ennemi sur tous les points du territoire, j'en atteste tous ces enfants des chaumières, qu'on ne pouvait pas voir, qu'on ne pouvait pas armer, et qui, sans un murmure, avec un dévouement admirable, marchaient à l'ennemi dans la glace, dans la neige ; j'en atteste tous ces généraux magnifiques dont Gambetta sut reconnaître le mérite ; j'en atteste et Chanzy et Faidherbe, et Jaurès, à qui nous allons rendre hommage, cet amiral Aube, dont les marins sont descendus de leurs vaisseaux pour servir sur terre et défendre la Patrie Française.

Non, ce n'est pas le génie de la nation qui a manqué pour libérer le territoire national et porter la gloire républicaine aussi haut que l'avaient portée nos pères. Mais, il était trop tard ! nous étions déjà enlacés de tous côtés par les abus passés, enlacés par les abus de l'Empire, qui se continuaient dans l'armée, enlacés par les abus de l'organisation financière, en sorte que Gambetta avait beau essayer d'ouvrir la caisse de ce qu'on a appelé notre trésor de guerre, la caisse lui restait fermée et il était obligé de laisser nos soldats mourir de froid et de faim ! Nous étions enlacés surtout par cette organisation réactionnaire et cléricalle qui, pendant que Gambetta faisait face à l'ennemi, lui traitait dans le dos et soufflait le découragement dans toute la France.

Un jour est venu où l'ennemi a mis le pied sur la tête sublime de la Patrie française, lui a enlevé un morceau de sa chair et où la France a paru diminuée (*Bravos*).

Diminuée ? ah ! non, citoyens, et moi, qui suis le fils d'un des hommes qui ont présidé à la défense nationale, j'ai le droit de revendiquer pour elle l'honneur qui lui appartient. Nous avons été vaincus, mais c'est la défense républicaine qui, si elle n'a pu sauver une partie de notre territoire, tout au moins a laissé l'honneur debout. Non, il n'a pas coulé en vain, le sang de tous les bons Français qui se sont fait tuer pour sauver à ce moment leur patrie. Le monde a pu comparer : l'Empire, avec des armées qu'on croyait les plus fortes de l'Europe, n'a pas tenu un mois ! avant un mois, une des armées avait capitulé, l'autre était enfermée sous les ordres d'un traître dans les murs de Metz ; et la République, qui avait trouvé la France sans soldats et sans armes, a pendant quatre mois entiers disputé le territoire au vainqueur avec la passion que vous savez. Et alors, après Sedan, après Metz, alors qu'il semblait que la France n'existât plus, elle a été relevée plus haut dans l'estime de l'Europe et du monde. Oui, la patrie matérielle était mutilée, mais la patrie morale était plus grande que jamais, en raison des efforts désespérés faits pour la sauver. Le monde entier a admiré ce peuple, qui ne voulait pas mourir, après avoir été livré par la trahison. La France a senti son patriotisme et elle méritait de se camper magnifiquement dans l'adversité même qui la frappait (*Vifs Applaudissements*).

Voilà, citoyens, quelle fut l'œuvre militaire de Gambetta. Mais à la faveur de nos désastres, les partis de recul s'étaient organisés : les électeurs, vous le savez, allaient au scrutin sous la conduite des curés, et le lendemain, il a fallu livrer de nouveaux combats, non plus, cette fois, pour la Patrie elle-même, mais pour la République, qui en est inséparable. (*Nouveaux applaudissements*).

Dans cette lutte encore, Gambetta, je puis le dire, a été l'âme de la France, il a été le chef, il a été l'organisateur, il a été celui qui allait sonner le tocsin sur tous les points de la France, il a été celui qui soutenait tous les courages ; on pouvait voir le Seize Mai succéder au 24 Mai, on pouvait voir les agressions se répéter contre le régime républicain : Gambetta était toujours là donnant la confiance, et, cette fois, préparant la victoire complète (*Bravos prolongés*).

Mais, ce n'est là qu'une partie de son Œuvre. Il a jeté un cri qu'il me semblait entendre encore quand je voyais son image sculptée par Falguière, avec ce geste impérieux et sa bouche large ouverte. Ah ! il a bien vu d'où venaient les coups qui nous étaient portés. On croyait que la lutte était une lutte entre la monarchie et la République. Les partis monarchiques dès le début, ils étaient réduits à la dernière impuissance. Lequel d'eux existait donc ? était-ce le parti légitimiste, le plus profondément impopulaire de tous, tué définitivement par l'échec de la restauration monarchique. Était-ce le parti

bonapartiste : tué par Sedan, tué encore par la mort du criminel du 2 Décembre, tué une troisième fois par la mort de son fils. Etait-ce enfin le parti orléaniste, ce parti si bizarre qu'il se compose de deux éléments : l'un qui passe son temps à lâcher ses princes, et d'autre part, des princes qui passent leur temps à lâcher leur peuple (*Rires et applaudissements*). Non, non, ce n'étaient pas ces partis défaits, déjà morts en quelque sorte, et que vous avez vus sur un mot d'ordre venu de Rome, si facilement se rallier, en abandonnant cette idée monarchique dont ils faisaient tant de bruit!

Non, non, ce n'était pas là qu'était la force des ennemis de la Révolution; elle était dans les intérêts inavouables, dans les vieux abus groupés autour de la puissance religieuse, qui conserve intact au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'esprit du Moyen-Age; et c'est ainsi que Gambetta a pu lancer ce cri magnifique que nous devons toujours avoir dans les oreilles : Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! (*Salve d'applaudissements*).

Oui, voilà le cri de toute notre escouade : voilà ce cri qui, inconsciemment, était au fond du cœur de nos pères du Moyen-Age, quand ils livraient à la puissance de l'église la lutte dont la Royauté elle-même a eu sa part; voilà le cri que nos pères de la Révolution auraient dû pousser, car c'est à l'Eglise surtout qu'ils ont eu affaire dans leur œuvre inoubliable.

Voilà ce qui, hélas ! n'a pas été suffisamment le cri de 1848, en sorte qu'on a prié les curés de bénir les arbres de la liberté, et qu'ils ont fait avec de l'eau bénite empoisonnée, et ces arbres sont morts depuis ! (*Rires et nouveaux applaudissements*).

Voilà quel eût dû être le cri des victimes du 2 décembre préparé par le cléricalisme, le cléricalisme de tous les siècles; et j'ose dire que nous serions les derniers des criminels si, ayant reçu entre nos mains les destinées de la République, nous n'en profitions pas pour soustraire à cette puissance éternelle les armes qu'elle ne tient dans sa main que pour essayer sans trêve d'étrangler, de tuer la démocratie et la République. (*Nouveaux et vifs applaudissements*).

Voilà, citoyens, les souvenirs et les réflexions qui m'assaillent ici, où je sens à côté de moi l'âme du grand patriote auquel j'ai eu l'honneur d'être associé pendant de longues années... Sans doute, j'ai pu avoir quelques dissentiments avec lui, mais il faut oublier toutes ces choses devant la grande figure qu'il a laissée dans l'histoire pour avoir aimé passionnément sa patrie et la République (*Bravos prolongés*).

Songez à nos devoirs. La République paraît inébranlablement assise aujourd'hui; rappelons-nous qu'elle ne peut s'enraciner que par les réformes démocratiques. Ah! ce ne sont pas les privilèges qui ont fondé la République; tant qu'ils l'ont pu ils ont lutté contre elle pour l'étrangler; c'est le peuple, ce sont les masses populaires qui, malgré toutes les intimidations, sont restés fidèles au drapeau de la Révolution et qui nous ont donné le pouvoir que nous tenons dans la main. Nous serions des traîtres si nous n'employions pas ce pouvoir à donner aux masses qui souffrent, les réformes politiques et sociales qui se confondent avec le nom même de la République.

Il ne faut pas que les trois mots que l'on écrit sur nos murs, de liberté, d'égalité et de fraternité et qui ont été l'idéal de nos pères de 1789 et de 1793 soient de vains mots, ils doivent être vrais au point de vue économique comme au point de vue politique. Nous ne sommes pas là pour recevoir de vains honneurs dont nous nous engraissons, nous sommes là pour faire un bon travail et pour étudier toutes les réformes qui peuvent donner à chacun le prix équitable de son labeur, de son zèle pour supprimer les abus actuels et celles qui peuvent supprimer à la fois les tyrannies du Moyen-Age, les tyrannies cléricales et, ce qui risque d'être la tyrannie de l'avenir, la tyrannie de la richesse pure et simple, qui serait encore plus odieuse que celles que nous avons eues jusqu'ici.

Nous la ferons grande, cette patrie française, et par les conquêtes intellectuelles, les meilleures que puisse faire un peuple libre, car jamais la France n'a été si grande que quand, suivant sa mission, elle répandait autour d'elle les idées de justice populaire qui ont été la gloire de nos philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme elles ont été la gloire de la Révolution, qui s'est faite pour semer des idées.

N'en déplaise à nos accusateurs de la réaction, je ne puis accorder le monopole du patriotisme aux descendants de Coblenz, de ceux qui parlaient autrefois pour grossir les rangs des armées étrangères. Nous portons profondément au fond du cœur ces sentiments de la Patrie française et nous sommes résolus à les défendre jusqu'à notre dernier souffle, parce qu'elle est non seulement notre mère maternelle, par le sol qui nous a donné sa sève, mais parce qu'elle est encore le pays qui a semé dans le monde les idées de libre pensée et de justice populaire et que si nous la laissons périr, c'est notre idéal que nous laisserions tomber en même temps.

C'est pour cela, Citoyens, qu'en terminant, je vous demande de boire avec moi à la mémoire du grand Citoyen qui a eu le double honneur pendant sa vie d'être la plus haute incarnation du génie de la République et du génie de la Patrie française. (*Salves d'applaudissements*).

Nous reprenons ici le compte rendu des fêtes données dimanche à Cahors en l'honneur du ministre de la marine.

**A la Mairie**

A 4 h. 20 M. Pelletan part à pied de la Préfecture pour se rendre à la mairie où un vin d'honneur lui est offert par la municipalité cadurcienne.

Le ministre populaire peut à peine avancer tellement la foule est compacte.

La Place de l'Hôtel de Ville est noire de monde. Ce ne sont plus des acclamations, c'est du délire. L'Hôtel de Ville, les cafés regorgent et les cris de « Vive Pelletan ! Vive la République ! » ne cessent pas un instant.

C'est là la réception vraiment populaire qui attendait Pelletan à Cahors. C'est le peuple qui acclame le ministre Combes dans un de ses plus vaillants représentants.

Dans la grande salle d'honneur, il n'y a pas place pour tout le monde.

M. le maire salue le citoyen Pelletan en ces termes :

**Allocution à M. Costes**

MONSIEUR LE MINISTRE,

Je ne sais comment vous exprimer notre joie et notre profonde reconnaissance pour avoir bien voulu nous honorer aujourd'hui de votre visite. Nous sommes tous, ici, heureux et fiers de vous recevoir dans la maison commune de l'antique Divona et de saluer en vous le Ministre

réformateur, le Républicain ferme et intègre, qui a donné tant de preuves éclatantes de son dévouement à la cause du Droit, de la Justice et de la Liberté.

A Monsieur le Ministre de la Marine, à Monsieur Camille Pelletan, à son initiative et à son zèle.

M. Labrousse, sénateur de la Corrèze, dans une heureuse improvisation, remercie le maire et la ville de Cahors et rappelle l'œuvre ébauchée par les vieux lutteurs du parti républicain, et à laquelle Pelletan s'est associé avec toute l'ampleur de son grand talent et de son indomptable énergie.

M. Bourrat, député des Pyrénées-Orientales, très populaire à Cahors, prend l'engagement au nom de la Jeunesse républicaine laïque de continuer sans cesse l'œuvre de nos devanciers. Il lève son verre en l'honneur de la République démocratique, de la République des réformes dont Pelletan est l'un des plus vigoureux pionniers.

M. Pelletan remercie M. le Maire et les citoyens de la ville de Cahors et du département de l'accueil chaleureux qui lui est fait. Il emporte un bien doux souvenir de la sympathie qui l'environne et il ne saurait l'oublier.

Quant à la République, dit-il, elle est l'instrument des réformes, de ces réformes sociales, à peine commencées et que le pays réclame sans cesse. Si ses représentants étaient oublieux de leurs devoirs, c'est au pays à les faire marcher et ils marcheront.

Pour son compte le gouvernement ne demande qu'à réaliser les espérances de la démocratie républicaine.

A la sortie de l'Hôtel de Ville, le ministre qui se rend à l'Hospice est de nouveau l'objet d'une nouvelle manifestation qui se renouvellera plusieurs fois dans la soirée.

**A l'Hospice**

Vers quatre heures et demie, le ministre, accompagné par une foule enthousiaste, se rend à l'hospice.

M. Costes, maire, président de la commission administrative, prononce l'allocution suivante :

**Allocution à M. Costes**

MONSIEUR LE MINISTRE,

J'ai l'honneur de vous présenter Messieurs les Membres de la Commission administrative de l'Hospice et Messieurs les Fonctionnaires attachés à l'Etablissement. Ici nos braves soldats, nos pauvres et nos malades sont entourés des soins les plus dévoués et sont l'objet de la plus vive sollicitude. Du reste, comme vous pourrez vous en convaincre par vous-même, je n'ai qu'un mot à dire à la louange de tous : chacun fait ici son devoir.

Me sera-t-il permis, maintenant Monsieur le Ministre, pour ne pas abuser de vos moments, de vous présenter une humble requête : La Commission administrative, appuyée par le Conseil municipal, a l'honneur de vous prier de vouloir bien être notre interprète auprès de vos collègues, Messieurs les Ministres de l'Intérieur et de l'Agriculture, pour nous obtenir, sur les fonds du pari mutuel, une subvention complémentaire, aussi large que possible, afin de nous permettre de terminer les constructions et améliorations que réclament impérieusement et les lois de l'hygiène et des exigences humanitaires de premier ordre.

La sollicitude du Gouvernement à l'égard de ces questions nous est trop connue, pour qu'il soit permis d'insister. Grâce à votre haute influence, le succès est assuré.

M. Pelletan répond :

« Je ne vous promets pas de réussir, mais je vous promets d'employer tous mes efforts pour obtenir ce que vous me demandez. »

Il a ensuite donné une poignée de main aux personnes qui lui ont été présentées, et sous la conduite de M. Manihabal, il visite les salles des malades et des vieillards. M. Pelletan a eu un mot aimable pour chacun d'eux faisant des vœux pour leur prompt rétablissement. Il a ensuite visité les salles militaires et s'est fait longuement expliquer par M. le Médecin-Major certaines affections qui avaient nécessité des interventions chirurgicales.

**Au Cercle républicain**

A sa sortie de l'Hospice le Ministre de la marine se rend au Cercle républicain toujours escorté par une foule énorme qui ne cesse de l'acclamer.

Les salons du Cercle sont trop petits pour contenir tout le monde, car, avant le départ des trains, les républicains de la campagne ont tenu à honneur de serrer encore une fois la main de M. Pelletan.

M. Costes, sénateur, président du Cercle remercie le Ministre de sa visite au Cercle républicain qui a soutenu tant de luttes

pour le triomphe de la démocratie et où tous les cœurs battent à l'unisson pour le succès final des réformes politiques et sociales.

M. Pelletan répond au président en déclarant qu'il est heureux plus qu'il ne peut le dire, de l'accueil qui lui est fait par la population Cadurcienne. Il ne fera pas de discours puisqu'il est ici en famille et par conséquent en communauté d'idées et de sentiments avec tous, et il se contentera de lever son verre à la réalisation des réformes que la démocratie attend et qu'elle est en droit d'attendre de ses représentants.

**Au Cercle de la Jeunesse laïque**

A sa sortie du Cercle républicain, M. Pelletan s'est rendu au Cercle de la Jeunesse laïque où il a été accueilli par de vives acclamations.

M. Destreil, secrétaire général, communique la lettre suivante que M. de Monzie, président d'honneur, a adressée à M. Coueslant, membre du Conseil d'administration :

« Paris, 19 septembre 1903.

» Mon cher ami,

» Voulez-vous être mon interprète auprès des membres de la Jeunesse laïque pour m'excuser de ne pas pouvoir répondre à leur aimable convocation ?

» J'aurais tenu à honneur de faire accueil avec eux à M. Pelletan si je n'étais contraint par d'impérieuses raisons de rester en ce moment à Paris. Un deuil qui me frappe en ce moment même m'interdit de prendre part aux fêtes qui seront données à l'occasion du voyage du Ministre de la marine.

» Avec mes regrets exprimez, je vous prie, à nos amis, mes sentiments dévoués et cordiaux.

» DE MONZIE. »

M. Destreil souhaite ensuite, au nom de ses camarades du Cercle et du groupe d'études sociales « Travail », la bienvenue à M. Pelletan.

« Nous ne saurions vous exprimer, dit-il, le plaisir que nous éprouvons d'avoir parmi nous l'un des meilleurs membres de ce gouvernement qui lutte si énergiquement contre toutes les réactions, et prépare, en combattant l'esprit clérical, l'avènement prochain d'une ère de Justice et de vérité. (*Applaudissements*).

Vous avez pu, du reste, Monsieur le Ministre, constater notre enthousiasme lorsque, ce matin, nous vous saluions de nos acclamations.

Si nous manifestons ainsi, c'est que nous savions qu'en acclamant votre nom nous rendions hommage à un de ces rares hommes qui savent mettre leurs actes d'accord avec les principes qu'ils affichent. (*Applaudissements*, cris de : Vive Pelletan !)

Parlant de l'Internationale qui a été chantée le matin, M. Destreil dit que l'intention des vrais républicains n'est pas de substituer le chant révolutionnaire de Pottier à celui non moins révolutionnaire de Rouget de Lisle. « Nous n'oublions pas, dit-il, que c'est au refrain de la *Marseillaise* que le peuple français terrassait le despotisme et que les armées républicaines luttaient avec enthousiasme et avec succès contre toutes les armées de l'Europe coalisées contre la Révolution française. Mais des idées nouvelles, sont nées : des idées de Justice et de Solidarité. Pour les faire triompher, nous pensons qu'il est indispensable de se grouper, de s'unir. C'est pour cela que nous ne cessons de répéter :

C'est la lutte finale  
Groupons-nous, et demain  
L'Internationale  
Sera le genre humain ».

« Les travailleurs de tous les pays doivent se grouper sous le même étendard afin de secouer le joug de la servitude et de l'esclavage ».

Le secrétaire général termine en buvant à M. Pelletan, au ministère Combes, aux sénateurs, députés et conseillers généraux qui entourent le Ministre, à la République sociale !

M. Pelletan remercie vivement les membres du cercle de l'accueil qu'ils lui ont fait.

Dans un discours que nous regrettons de ne pouvoir reproduire, il dit combien il est heureux de constater que les jeunes continuent avec ardeur la tâche commencée par leurs aînés, tâche qui consiste à faire pénétrer dans tous les cerveaux les principes généreux de la Révolution.

Le ministre proclame la nécessité de l'union entre tous les républicains sincères. Les paroles de M. Pelletan sont frénétiquement applaudies.

Lorsque le Ministre a terminé son discours, des cris partent de divers points de la salle : Pagès-Lechesne, Pagès ! Pagès !!

A ce moment, M. Pagès quitte son pupitre, s'avance vers M. Pelletan et prononce alors un discours dans lequel la tâche de sang sur la carte d'Europe au milieu des Balkans soulève quelques applaudissements qui redoublent lorsque l'orateur exprime ses espérances que, sans qu'il ait l'honneur de connaître M. Pelletan et sans être connu de lui, des réformes

sociales nombreuses viendront améliorer le sort de la République. Des applaudissements, disons-nous, accueillent ces paroles vibrantes... Mais les membres du Cercle s'étonnent que, sans y avoir été convié et alors que le Ministre, ainsi que le disait excellemment le camarade Destreil, avait peu de temps à accorder à la *Jeunesse laïque*, le Conseiller général de Luzech s'étende aussi longuement sur la politique extérieure et intérieure de la France et semble vouloir éclairer le Gouvernement sur ses devoirs envers la démocratie et sur son rôle dans le concert européen.

Des renseignements qui nous sont parvenus, il résulte, et nous sommes autorisés à l'affirmer, que cette manifestation *sympathique* (...) à l'égard de la personnalité de M. Pagès-Lechesne avait été organisée dès l'après-midi par des partisans du jeune Conseiller général, étrangers tant au Cercle de la Jeunesse laïque qu'à la ville de Cahors et qui avaient fait invasion.

Les membres du bureau du Cercle, émus de cette manifestation, dont la responsabilité pourrait rejallir sur eux, nous autorisent à publier leur déclaration qu'ils répudient la manifestation provoquée par quelques bruyantes personnalités étrangères à un Cercle qui n'a été créé que pour se livrer avec calme aux études philosophiques et sociales.

Après quelques heureuses paroles de Pelletan, des cris... Talou, Talou ! se font entendre.

M. Ernest Talou, l'aimable Conseiller général de St-Géry, s'avance alors et prononce à peu près les paroles suivantes :

« Je ne peux expliquer l'insistance de quelques-uns de mes amis, membres de ce Cercle, à m'inviter à prendre la parole devant vous, Monsieur le Ministre, que par le désir d'entendre exprimer leurs regrets que la voix de notre vaillant ami et Président d'honneur de Monzie, applaudi il y a peu de jours encore à Cahors, ne puisse être entendu maintenant.

» Des orateurs éloquents, sans aucun doute, ont développé de hautes idées politiques, mais il vous aurait été dit excellemment, Monsieur le Ministre, combien sont sincères les convictions qui animent la jeunesse enthousiaste qui vous entoure, et combien surtout ces jeunes gens, étrangers jusqu'ici aux vains soucis des personnalités ont à cœur de travailler pour s'instruire par un échange mutuel de libres idées.

» Il ne se donne pas de leçons dans ce Cercle; on est heureux d'écouter les anciens, d'entendre leurs conseils qui serviront à organiser des victoires si chèrement acquises; sans doute notre rôle sera moins glorieux mais il n'en sera pas moins utile; ici, c'est dans l'intimité d'une loyale camaraderie, avec l'unique souci des idées généreuses chères à la jeunesse, que, sans s'attarder aux combinaisons opportunes, les espérances ou les erreurs sont encouragées ou redressées. (*Bravos !*)

» Laissez-moi espérer, Monsieur le Ministre, que vous vous rappellerez quelque temps encore, votre visite à ce Cercle; ses membres, soyez-en assuré, ne laisseront pas inéfectés vos réconfortants conseils d'aujourd'hui, où le souvenir du passé, revêtu par vous dans la cité de Gambetta, sera la leçon des hommes de demain. Veuillez garder l'assurance que, dans notre département, grâce à ces ardeurs loyales qui nous animent et auxquelles votre parole a donné un nouvel élan, l'avenir républicain ne sera pas compromis. » (*Applaudissements chaleureux et prolongés*).

**Banquet de la Préfecture**

La réception du Cercle de la Jeunesse laïque terminée, M. Pelletan, suivi du cortège officiel, s'est rendu à la Préfecture, acclamé par de nombreux citoyens et notamment par les membres du Cercle qui ont fait à maintes reprises d'enthousiastes ovations.

A sept heures et demie, a eu lieu dans les salons de la Préfecture, décorés d'une façon magnifique, le dîner offert à M. Camille Pelletan par M. le préfet.

Quatre-vingt convives assistaient à ce dîner parmi lesquels MM. Costes, Pauliac, Cocula, Labrousse, Sénac de Stai, Rolland, sénateurs, Vival, Rey, Bourrat, Lachaud, députés, M. Schrameck, préfet du Tarn-et-Garonne, le sous-préfet du Lot, la plupart de nos conseillers généraux, le général Penaud, le colonel Jacquin, MM. Mazières, Parazines, adjoints au maire, Veillon, secrétaire-général, Bauzin, chef de cabinet les chefs des divers administrations, les conseillers de préfecture, MM. Sarraut, de la *Dépêche*, Pignières, de l'*Union Républicaine*, Bergon, du *Réveil*, Coueslant, du *Journal du Lot*.

Au moment de l'entrée des convives dans la salle du banquet, nous sommes heureux de noter que M. Pelletan s'est entrefermé quelques instants avec notre directeur et lui a témoigné une vive sympathie.

L'excéllent dîner offert aux convives était présidé par M. Pelletan, ayant à sa droite Mme Héli-Devals, qui a reçu avec beaucoup de grâce les invités.

Le menu, composé d'une série de plats exquis, a été fort goûté par les convives qui ont tous loué la grâce charmante et les belles qualités d'amphytrionne de Mme Héli-Devals.

Voici le menu du dîner.

MENU

- Potage Crème de volailles
Truite saumonée vénitienne
Noisettes d'agneau Villeroy
Gigot de Chevreuil braisé Grand Veneur
Jambon de Cincinnaty à la gelée
Sorbetes au Kirsch
Dindonneaux - Truffes du Quercy
Salade américaine
Langoustes à la Française
Glace Nesselrode
Dessert

Au dessert, M. le Préfet a prononcé quelques aimables paroles et a bu au ministre et au président de la République.

M. Pelletan a répondu en excellents termes pour remercier M. Héli-Devals de la façon si gracieuse avec laquelle elle avait les honneurs de cette magnifique soirée.

Concert populaire

Vers 10 heures le dîner était terminé ; M. Pelletan accompagné de MM. le Préfet, Burfin, Malvy, Veillon, Bauzin, Bourrat, s'est rendu sur les allées Fénélon où avait lieu le concert populaire donné par l'Orphéon, l'Avenir, et le chœur de jeunes filles.

Une foule immense se pressait sur les allées Fénélon, attendant l'heure du concert dont voici le programme :

- 1° La Marseillaise, Orphéon, Avenir Cadurcien, Chœur de jeunes filles.
2° Les Volontaires (chœur) (Paliard), Orphéon.
3° Salut Beau Midi (chœur) (L. de Rillé), Orphéon, Avenir Cadurcien, Chœur de jeunes filles.
4° Patrie (chœur) (L. de Rillé), Orphéon, Avenir Cadurcien, chœur de jeunes filles.
5° Les Echos du Quercy (Mosaïque) Kelsen, Orphéon, Avenir Cadurcien, chœur de jeunes filles.

Dès l'apparition du Ministre, des cris nourris de : vive Pelletan ! sont poussés par la foule. L'Orphéon et l'Avenir exécutent la Marseillaise. L'enthousiasme devient alors indescriptible.

Nos excellentes sociétés, très applaudies, continuent par les autres articles du programme avec le talent qu'on leur connaît.

A la demande générale du public et du ministre les Echos du Quercy sont exécutés une seconde fois. Le concert terminé, M. Pelletan va féliciter nos artistes ; il leur serre la main à tous et embrasse les jeunes filles. La foule applaudit avec force et les cris de vive Pelletan, vive la République redoublent.

M. Costes fait ensuite pénétrer le Ministre dans le square et lui fait contempler les illuminations qui présentent un aspect féérique.

M. Pelletan quitte les allées Fénélon vers onze heures. Il se rend à la Préfecture, acclamé sur tout son parcours. Des cris de vive Costes ! vive le Maire ! vive la République ! se font aussi entendre. C'est au milieu des vivats les plus frénétiques que le Ministre rentre à la préfecture.

Sur les allées, le bal, la bataille de confetti sont au plus haut point animés.

Nous remarquons parmi la foule, des sénateurs, des députés qui prennent part, eux aussi, aux divertissements de la population cadurcienne.

La fête s'est prolongée jusqu'à une heure assez avancée de la nuit.

Le départ de Cahors

Sur les quais intérieurs de la gare une foule très compacte attend l'arrivée du Ministre, qui doit partir par le train de 9 heures 30.

M. Pelletan arrive en landau où avaient pris place M. le Préfet, M. le Secrétaire général, M. Malvy.

Dès son arrivée à la gare de vives acclamations retentissent ; M. Pelletan traverse le salon d'honneur, serre la main à toutes les personnes qui se trouvent sur son passage.

Il monte ensuite en wagon, et à 9 h. 30' salué longuement, acclamé par la foule qui se presse sur les quais, M. Pelletan quitte Cahors se rendant à Gourdon.

Erratum

Dans la liste que nous avons publiée dimanche soir des nouveaux décorés, une erreur s'est glissée.

C'est M. Marty, secrétaire de la mairie de Figeac, qui a été décoré des palmes académiques.

A GOURDON

A 10 heures 1/2 M. Pelletan arrive à Gourdon.

Le conseil municipal est réuni sur le quai de la gare. M. Linol, maire s'avance vers M. Pelletan auquel en quelques mots excellents il souhaite la bienvenue. M. le

maire assure que la population républicaine de Gourdon est toute dévouée au gouvernement d'action que nous avons le bonheur de posséder.

M. Pelletan remercie et déclare que connaissant le républicanisme de Gourdon, il a été heureux de profiter de l'occasion qui lui était offerte pour venir le visiter.

Le cortège se forme aussitôt : M. Pelletan sort de la gare, à peine a-t-il paru dans la cour, qu'une immense clameur : Vivé Pelletan, vive la République, s'échappe de milliers de poitrines, car la foule est énorme en ce moment ; Pelletan, ému par l'enthousiasme ovation qui lui est faite, cependant que la fanfare de Gourdon fait entendre la Marseillaise.

Le service d'ordre assuré par la compagnie des sapeurs pompiers, le cortège se rend à la sous-préfecture.

Arrivé sur la place du Majou, avec un enthousiasme indescriptible, la foule qui attend le ministre, l'acclame. M. Pelletan pénètre dans la sous-préfecture où commencent bientôt les réceptions.

Le président du tribunal présente les juges, M. Linol, maire présente le conseil municipal de Gourdon qui est inébranlablement dévoué aux institutions républicaines, le conseil municipal de Gourdon est franchement radical, et est résolu à poursuivre la réalisation des idées démocratiques et de la justice sociale.

M. Pelletan répond qu'il connaît les sentiments républicains du conseil municipal de Gourdon et l'en félicite sincèrement.

M. Lasserre au nom du conseil d'arrondissement affirme la sympathie des populations rurales pour les idées républicaines et pour les réformes que le pays attend impatiemment et qui doivent assurer plus de justice, plus de bonheur aux travailleurs des champs qui jusqu'à ce jour encore ont été trop sacrifiés.

M. Lasserre félicite M. Pelletan, ministre réformateur qui est si dévoué aux populations rurales et ouvrières.

M. Pelletan remercie cordialement M. Lasserre de ses excellentes paroles.

M. l'archiprêtre présente le clergé :

« Nous venons saluer, dit-il, en vous, Monsieur le ministre, le représentant du gouvernement de la République. Le clergé de Gourdon est profondément attaché à sa foi catholique. Nous ne demandons au ministre de la marine que de laisser voguer librement sur les mers la barque de saint Pierre. »

Il rappelle en terminant le souvenir de de Verninac dont la famille est si estimée dans le département.

M. Pelletan remercie M. l'archiprêtre de sa sympathique allusion à de Verninac, et il ajoute, parlant du rôle du gouvernement que ce dernier n'attaque pas, mais au contraire, respecte les convictions religieuses de tous.

M. Villadieu, inspecteur primaire s'avance, entouré des institutrices et des instituteurs du canton. Il salue avec respect le ministre de la marine, le ferme républicain Pelletan, et en lui, le gouvernement de la République.

« Nous suivons avec intérêt la lutte que le gouvernement a entreprise pour l'idée laïque ; nos instituteurs sont persuadés qu'il faut éclairer ce peuple que, pendant des siècles, on a tenu dans les ténèbres pour le mieux asservir. Le recul de l'idée laïque serait actuellement une défaillance de l'idée républicaine. Nous applaudissons à tous vos actes, parce qu'ils ont pour but de donner au peuple plus de justice et plus de raison. »

Après cette belle déclaration, M. Pelletan répond : il rappelle le rôle de l'instituteur, de l'éducateur au milieu des populations ; c'est le plus noble rôle dont un homme puisse s'engorger.

Il fait l'éloge du dévouement absolu que, dans leurs fonctions, apportent les éducateurs du peuple : ce sont eux, dit M. Pelletan, qui forment la meilleure milice démocratique.

C'est en eux que la République place toute sa confiance pour la diffusion des idées démocratiques ; eux ont connu et connaissent encore des heures dures, des épreuves sans nombre et pénibles ; certes, la République leur doit beaucoup, mais M. Pelletan déclare qu'elle améliorera de plus en plus la situation des instituteurs.

Immédiatement après la réception des instituteurs et institutrices, M. Fleuret, président du Comité radical de Gourdon, entouré des membres du Comité s'avance vers le Ministre auquel il fait la remise d'un magnifique bronze acheté par souscription.

M. Fleuret en offrant le bronze dit : « Je viens vous assurer M. le Ministre de notre inébranlable attachement à la cause des institutions démocratiques et au gouvernement, qui travaille si ardemment à la libération définitive de la pensée humaine. »

En quelques mots M. Pelletan remercie M. Fleuret et le Comité radical, du magnifique cadeau offert.

Ce bronze prendra place dans son cabinet et si jamais, dit-il, l'idée me venait de vouloir être réactionnaire, soyez certains que ce bronze me rappellera le souvenir des républicains de Gourdon et m'indiquera mon devoir.

Il connaît ajoute-t-il les sentiments démocratiques du Comité de Gourdon et l'en félicite chaleureusement.

M. Dauliac présente ensuite les Sociétés mutuelles de Gourdon.

M. Pelletan leur adresse des félicitations pour l'œuvre qu'elles accomplissent.

Après la présentation des divers services administratifs de l'arrondissement, les réceptions sont terminées.

Le Ministre prend quelques instants de repos et à midi quitte la sous-préfecture pour se rendre au banquet populaire qui a lieu sous le préau de l'école publique.

Le Banquet populaire

Le préau est décoré d'une façon magnifique : guirlandes, drapeaux, tentures, fleurs sont placés avec un goût exquis et offrent un aspect merveilleux.

Autour d'immenses tables dressées, sont assis plus de 450 convives.

Remarquons notamment que quelques jours seulement ont suffi pour réunir un aussi grand nombre de citoyens.

A midi le Ministre entre dans la salle du banquet.

Les convives debout le saluent et l'accablent longuement.

Le repas succulent qui est servi par les hôtels Veigne, Fournier et Salles, est fort goûté des convives.

Au dessert M. Héli-Devals préfet du Lot porte le toast suivant :

Discours du Préfet.

La ville de Gourdon, faisait parvenir tout récemment à M. le Président du Conseil une adresse de dévouement et de respectueuse sympathie. Aussi, dès qu'elle a connue l'invitation que vous avait adressée le Conseil général du Lot, la Municipalité s'est-elle empressée de vous demander de vouloir bien admettre la population à vous exprimer elle-même les sentiments dont ses représentants s'étaient fait les interprètes auprès du chef du Gouvernement.

Vous avez consenti à passer quelques heures dans cette ville, permettant ainsi à cette vaillante population de témoigner par ses acclamations son attachement à la République, et son adhésion à l'œuvre démocratique que poursuit le cabinet dont vous faites partie (applaudissements), et il se trouve, par une coïncidence heureuse, et qui ne peut être que de bon augure, qu'en accomplissant cet acte de foi politique, les républicains de ce pays, fêtent en même temps le glorieux anniversaire de la proclamation de la République de 1792. Reportons donc notre pensée vers les grands ancêtres dont les lumières, le dévouement au bien public, les efforts et l'énergie ont fondé la société moderne. Restons fidèles à l'esprit qui a animé nos pères, à cette aurore radieuse de 1789, et jurons, nous aussi, de rester unis dans la liberté, dans l'égalité, dans la fraternité, pour assurer le témoignage définitif des institutions vraiment républicaines. (Applaudissements). C'est dans ces sentiments et avec la certitude de répondre à vos vœux unanimes, que je lève mon verre en l'honneur de M. Emile Loubet, Président de la République.

De vifs applaudissements saluent ce toast.

M. Linol, maire de Gourdon, se lève et avec une voix vibrante de conviction républicaine, prononce le discours suivant :

Discours de M. Linol.

Je vous remercie, au nom de la population de Gourdon, d'avoir bien voulu accepter notre invitation. Vous êtes venu dans le Lot pour assister et présider à deux cérémonies qui, bien que différentes, n'en font qu'une : la glorification du regretté de Verninac, chef de famille, et chef incontesté du parti républicain dans notre département. Hier, au chef-lieu, en inaugurant son buste, vous avez retracé cette vie si pure, si droite, si honnête, de ce châtelain démocrate, de cet ami du peuple. (Applaudissements prolongés). Vous avez vanté sa probité politique, son désintéressement, son dévouement. Qu'il soit permis à un de ses plus vieux amis d'apporter aujourd'hui, dans cette enceinte, un juste tribut d'hommages à sa mémoire vénérée. Sans doute, les hommes ne sont rien, les principes sont tout ; mais il faut proclamer et reconnaître que, grâce à ses luttes, à ses efforts, à son intelligence, il a formé, dirigé et discipliné le parti républicain et l'a laissé dans notre département, à sa mort, le maître et l'arbitre de la situation.

Cette œuvre peut-être considérée comme indéfectible, car si notre robuste race du Quercy est dure et lente à accepter certaines idées, lorsqu'elles les a faites siennes, elle est aussi tenace et opiniâtre pour les défendre que lente pour se les approprier. (Applaudissements).

Si de Verninac fut un vaillant, le Ministre démocrate qui est à mes côtés l'est aussi.

Je salue ce vieux lutteur de la République, ce brillant polémiste que nous avons apprécié dans toutes les luttes que le parti républicain a eu à soutenir, dont le nom est connu dans toutes nos campagnes, grâce à cette tribune de la démocratie, la Dépêche, dont je suis heureux de saluer ici un de ses meilleurs représentants, M. Maurice Sarraut.

Camille Pelletan, journaliste, a jeté et discuté les idées et les réformes ; le ministre de la Marine les met à exécution, à la grande satisfaction des républicains.

Je ne veux pas, Monsieur le Ministre, énumérer toutes les réformes que vous avez faites et que vous faites depuis votre entrée au Ministère. Ce serait mettre votre modestie à une rude épreuve, mais le parti républicain est fier de constater qu'elles sont toutes marquées au coin de la justice et de l'amélioration du sort des humbles et des petits. (Vives acclamations).

Il serait également banal et oiseux de faire l'éloge du Ministre de défense républicaine ; mais, en portant votre santé, Monsieur le Ministre, permettez-moi de porter celle de l'honnête et résolu Président du Conseil, M. Combes, et de tous vos collègues du Ministère, défenseurs de la République radicale et émancipatrice.

Messieurs, je lève mon verre à M. Combes, à M. Pelletan et à la République.

Une triple salve d'applaudissements accueille les éloquentes paroles du maire de Gourdon.

Après lui, M. Cocula, le sympathique et vaillant démocrate si aimé dans l'arrondissement de Gourdon, se lève et avec cet accent de sincérité et de conviction que chacun se plaît à reconnaître en lui, prononce le discours suivant :

Discours de M. Cocula

Vous n'êtes pas menacé d'un nouveau discours. Je craindrais des redites, et surtout je craindrais d'ajouter à votre fatigue ; mais puisque vous avez fait à la ville de Gourdon le plus grand honneur d'accepter son invitation, dans cet arrondissement où je lutte depuis quarante ans pour le triomphe de la République, vous m'accorderez bien la faveur de vous saluer à mon tour.

Je tiens à vous dire tout d'abord combien nous sommes fiers et heureux de constater, que du Nord

au Midi, de l'Est à l'Ouest, partout, dans ce pays d liberté, le monde des travailleurs vous acclame vous admire et vous aime. Vous acclamez parce que vous représentez le gouvernement de réforme républicaine ; vous admirez parce que vous êtes un ministre d'action, et vous aimez parce que vous l'aimez passionnément. Ici, dans ce vieux Quercy aux caractères durement trempés, comme le chêne qui orne les plateaux caennais, aux cœurs généreux comme le vin qui ruisselle de ses collines, modestes, mais fiers et indépendants, vous recevez l'accueil auquel seuls peuvent prétendre les véritables amis du peuple. (Applaudissements).

Cet ami, vous l'êtes dans toute l'acceptation du mot, et c'est pourquoi nos populations, comme celles de la France entière, les ouvriers des champs comme les ouvriers des villes et des centres industriels et miniers, ont appris à connaître le ministre éminent qui sait tenir les engagements du député ; le chef dont le nom est un symbole, qui sait continuer la tradition d'honneur, de loyauté, de désintéressement, de labeur infatigable, de probité démocratique, de luttes ardues pour la vérité et pour la liberté que lui légua son père, dont la mémoire est vénérée de la France républicaine (Bravos).

Si la joie qu'éprouvent les démocrates ici assemblés est particulièrement grande aujourd'hui, c'est parce qu'elle est en rapport avec leurs conditions profondément et fermement républicaines ; c'est parce qu'ils vous sont reconnaissants de l'honneur que vous faites, c'est parce que leur foi politique s'émeut et s'exalte au contact d'un chef tel que vous (Acclamations prolongées).

Ne sentez-vous pas, mon cher ministre, le courant de sympathie profonde qui se dégage de cette assemblée ? Oui, les soldats qui suivent un même drapeau, les citoyens qui défendent une même cause, les hommes aux aspirations communes, qui poursuivent un même idéal, ont des âmes sœurs qui vibrent à l'unisson et dont le moindre contact fait éclore la sympathie qui unit les cœurs et fait développer les sentiments de solidarité fraternelle qui rendent les partis forts, qui les rendent invincibles lorsque cette solidarité est servie par une discipline sévère. C'est précisément au nom de cette solidarité, au nom de cette discipline si nécessaire au moment où nous touchons au triomphe suprême de notre cause, que je propose aux républicains ici réunis de lever leur verre en l'honneur du citoyen Pelletan, ministre laïcisateur et réformateur de la marine française.

Tous les convives applaudissent vigoureusement le discours de M. Cocula auquel il est fait une enthousiaste ovation.

Quand les applaudissements sont calmés, M. Pelletan se lève, salué par de formidables acclamations. Voici d'après la Dépêche le discours de M. Pelletan :

Discours de M. Pelletan

Citoyens,

J'ai de grandes dettes de remerciements à payer, j'en ai vis-à-vis du préfet, animé du sincère sentiment démocratique ; vis-à-vis du maire, qui a tenu un si beau langage et qui sert admirablement les intérêts de sa commune ; vis-à-vis de mon ami Cocula, dont la popularité est méritée par les luttes qu'il a soutenues. (Applaudissements). J'en ai à vous adresser pour l'accueil de Gourdon, qui me touche profondément. Mon ami Sarraut, qui avec son habituelle modestie, ne veut pas prendre la parole ici, ne m'en voudra pas, si je me considère comme faisant partie de la grande famille de la Dépêche dont je ne suis que momentanément séparé, et qui sert la démocratie et la République avec un infatigable dévouement. (Cris : Vive la Dépêche).

Vous nous félicitez de faire de bonne politique ; en réalité nous ne sommes que des fidèles serviteurs du suffrage universel. L'œuvre principale du ministre actuel, vous la connaissez ; je le disais, hier, à Cahors, devant la statue de Gambetta, le cléricalisme, voilà l'ennemi ! (Vifs applaudissements).

Je sais que les calomnies nous assaillent, elles ne nous émeuvent pas beaucoup. On nous dit que nous sommes devenus les ennemis de la liberté. Eh bien ! non, nous ne serons jamais les ennemis des véritables convictions. Ce que je demande, c'est de ne pas partager certaines de ces convictions. Comment, nous, libres-penseurs, serions-nous les ennemis des idées que l'on peut avoir sur les difficiles problèmes, nous sommes au milieu d'une vaste nuit avec comme unique guide la lampe de notre raison. Nous ne songeons pas à interdire à d'autres d'avoir des opinions différentes sur ces problèmes, croyez à ce que vous voudrez : à Allah ! à Jupiter ! à Brahma ! « Cela nous est égal ; je suis pour qu'on donne à l'Eglise, toutes les libertés véritables, même la liberté de confession... quoique je ne m'en sois jamais servi. (Rires, Applaudissements). Il n'y a qu'une liberté que nous lui refusons, c'est la liberté de confisquer la liberté des autres. (Acclamations, cris : Vive Pelletan !)

Regardez l'histoire ; elle a été, depuis le début, l'organisation la plus puissante des despotismes basés sur la révélation et l'autorité. Voilà ce qui fait les luttes que nous soutenons à la suite de nos pères. Nos convictions personnelles sont connues, mais j'ai le droit de rappeler que le président du conseil a pu déclarer que si la révolte du clergé continuait il faudrait faire dénoncer le Concordat. (Nouvelles acclamations) On n'en viendrait là que si l'œuvre que nous accomplissons en ce moment n'aboutissait pas. Cette œuvre, c'est la condamnation des congrégations. (Applaudissements).

MM. les cléricaux nous chantent la Marseillaise mais ils la chantent faux, sur l'air de l'Esprit saint descendez en nous, on exploite contre vous, contre nous, les Droits de l'Homme et du Citoyen, c'est au nom de ces droits que les hommes de la Constitution proscrivaient toutes les congrégations religieuses, et ils sauvaient alors la liberté, car il n'y a rien de plus contraire à la liberté que l'institution monastique (Applaudissements).

Nos pères de 89 ont combattu cette terrible propriété de mainmorte. Ils l'ont secouée. La laisserons-nous vivre ? Laisserons-nous ainsi condamner notre pays à la mort ? (Cris : Non ! non !) Vous les connaissez, ces grands murs de couvents qui envahissent tout, ces biens de mainmorte. Comme l'a dit notre grand maître Michelet, « la terre de France est le sang des assassins de la liberté ont été les ordres religieux. » Il fut un temps, citoyens du Lot, où notre région donna l'exemple le plus admirable de la renaissance. C'était ici qu'étaient les troubadours, les Albigeois ! La papauté romaine a écrasé cette renaissance. Il n'y a pas de page plus infâme que celle de l'histoire de l'Inquisition : le meurtre, l'emprisonnement, le massacre.

La voilà la liberté telle que la compraienent les dominicains et les jésuites. (Applaudissements). Mais un jour nous nous sommes aperçus que le haut état-major appartenait au moyen âge. C'est le jour où nous vîmes Loubet insulté, un des officiers et un dominicain faire appel aux coups de force. J'ose dire que nous ne tuons pas la liberté, que nous la sauvons au contraire, et que nous avons avec nous l'âme profonde de la France laïque. Je ne sais pas ce que nous réserve l'avenir. Je suis persuadé que la République est triomphale, mais tout peut arriver. J'affirme cependant que nos adversaires pourrissent nous tuer, mais ils ne nous arracheront pas le drapeau de la liberté que nous avons sauvée toute notre vie.

Cette œuvre de défense contre le cléricalisme ne peut pas être l'œuvre unique d'un cabinet républicain, c'est une œuvre négative et nous voulons faire une œuvre positive. Nous voulons assurer au peuple sa juste domination et détruire tous les abus économiques et religieux.

La démocratie rurale nous est chère, c'est elle qui

forme la substance et la moelle de la France. C'est elle qui fait la force et la richesse de toutes les démocraties. C'est la plus intéressée au développement de nos institutions.

J'ai défendu la réforme de l'impôt par l'impôt sur le revenu, le crédit agricole, les retraites pour la vieillesse pour tous les travailleurs. Ces idées-là, je les défendrai au gouvernement. (Applaudissements.) Nous ne séparons pas, je dois le dire, l'idée de nos réformes intérieures de la grandeur et de la gloire de la patrie française. C'est la pensée française qui a proclamé les libertés de la pensée moderne. Elle a semé des idées généreuses sur le monde entier.

La patrie française est toute lumineuse. En la rendant forte par les aveux, en réformant nos institutions, nous en ferons un grand exemple, comme elle l'était au moment de la Révolution. Ainsi, nous rendrons inséparables la République et l'immortelle patrie.

La salle entière est debout : pendant plusieurs minutes, c'est un vacarme assourdissant d'applaudissements, de bravos et de cris de « Vive Pelletan ! Vive Pelletan ! Vive la République ! »

L'enthousiasme est à cette minute indescriptible.

Gourdon a fait à Pelletan une grandiose réception.

**Les décorations**

A 2 h. 1/2 les décorations suivantes sont remises par le ministre :

Chevaliers du Mérite agricole : MM. Grangier, conseiller municipal à Gourdon ; Besse, conseiller municipal à Salviac.

Officiers d'Académie : MM. Balagueyrie, maire à Ussel ; Menauge, adjoint au maire, à Salviac.

Médailles du commerce : MM. Mazières et Chastagnol, de Salviac.

A 3 heures, tout est terminé le ministre suivi d'une foule immense de citoyens qui ne cessent de l'acclamer se rend à la gare.

Il monte dans le train et en route pour Souillac.

**A SOUILLAC**

Une foule énorme est massée dans l'avenue de la Gare, attendant l'arrivée du train ministériel qui à 4 heures 1/2 entre en gare.

Des bombes éclatent, le chant de la Marseillaise est entonné par des centaines de citoyens, pendant que de la foule s'échappent nourris des cris de vive Pelletan, vive la République.

M. Malvy, maire de Souillac, reçoit sur les quais de la gare, M. Pelletan qui descend du wagon suivi des députés et sénateurs Bourrat, Labrousse et de MM. le Prêtre, Malvy, fils, Veillon, Bauzin, Talou et les officiers d'ordonnance du ministre.

M. Malvy, maire, souhaite la bienvenue au Ministre au nom de la ville républicaine de Souillac.

Le cortège part en voiture et fait son entrée en ville.

Sur tout le parcours des guirlandes, des drapeaux, des oriflammes s'agitent multicolores sous le vent assez violent qui souffle à cette heure.

Le cortège arrive devant la mairie où sont réunis les enfants des écoles laïques qui crient vive la République, vive Pelletan.

Le Ministre monte sur le perron acclamé par plus de 2.000 citoyens ; en quelques paroles M. Malvy, maire salue en M. Pelletan le vaillant démocrate et le Ministre Réformateur.

M. Pelletan prononce une éloquente allocution hachée par de vives acclamations.

Malgré la pluie qui tombe, la foule tête nue écoute religieusement les paroles vibrantes du ferme républicain, auquel elle fait à la fin une ovation enthousiaste.

Les réceptions ont ensuite lieu. M. Pelletan recueille avec beaucoup de bonhomie les diverses délégations des syndicats et des associations ouvrières qu'il assure de tout son dévouement.

Après les réceptions, le Ministre se rend au dîner de 80 couverts qui est offert par la municipalité.

Au cours de ce dîner des toasts très élogieux ont été portés par M. Hélie-Devals, préfet du Lot, par M. Malvy, maire, et par M. Bourrat, député des Pyrénées-Orientales et enfin par M. Pelletan.

Des acclamations enthousiastes saluent le Ministre de la Marine.

Le banquet terminé, le Ministre se retire. Ce soir à Vayrac, il présidera un banquet populaire de 1.500 couverts.

**A VAYRAC**

De notre correspondant :

Vayrac 3 heures 35.

M. Pelletan est arrivé à Vayrac ce matin accompagné de MM. le préfet du Lot, Labrousse, sénateur, Bussière, Lachaud, députés de la Corrèze, Bourrat des Pyrénées-Orientales, des sous-préfets de Gourdon, de Figeac.

Les républicains des cantons de Souillac, Martel, Gramat, ont accueilli le Ministre avec un enthousiasme indescriptible.

La musique du 14<sup>e</sup> de ligne en tête du cortège faisait entendre la marche de Sambre et Meuse.

Plus de 1.500 citoyens venaient derrière le cortège acclamant Pelletan qui s'est rendu à la mairie où MM. Labrousse, Bourrat, remercient au nom des invités étrangers les vaillants démocrates de leur enthousiaste réception.

M. Granouillac, maire de Vayrac, répond que la ville républicaine de Vayrac est heureuse de faire bon accueil à ceux qui

durant toute leur vie luttent pour la démocratie, il est fier de souhaiter à ces éminents hôtes la plus cordiale bienvenue.

Vayrac est en fête. L'enthousiasme est extraordinaire.

**Service Télégraphique de Cahors**

Nous ne saurions terminer le compte-rendu des fêtes sans féliciter et remercier M. Vila, receveur des Postes, et Messieurs les employés pour l'extrême obligeance qu'ils ont mis à simplifier et à accélérer nos transmissions télégraphiques, qui se sont élevées dimanche dernier, de midi à 10 h. du soir, à près de 20.000 mots destinés aux Agences et aux journaux.

Nous adressons à Monsieur le Receveur et à Messieurs les employés nos plus sincères remerciements.

L. B.

**PROTESTATION**

Un incident non prévu par les membres du bureau du « Cercle de la Jeunesse laïque » et contre lequel ils protestent vivement s'est produit lors de la réception de M. Pelletan. Ce n'est pas, disons-le de suite, par amour du protocole qu'ils protestent, non car, avouons le humblement, c'est contre tout protocole que M. Pelletan est venu chez nous.

Nous tenons d'abord à faire remarquer que beaucoup se sont permis l'entrée du Cercle, alors que leurs convictions ou le refus de leur admission, leur faisait un devoir de rester à la porte. Et c'est parmi eux qu'est née cette manifestation, qu'il n'oseront pas, nous en sommes sûrs, qualifier de spontanée, priant M. Pagès-Lechesne de dire quelques mots. Celui qui, ni au banquet, ni à la mairie, n'avait pu se faire entendre, avait, de concert avec ses amis choisi le Cercle pour y prendre la parole. Ce n'est pas contre son discours, qu'est rédigée cette protestation, ce n'est pas non plus contre M. Pagès-Lechesne qui est un membre honoraire et honoré du cercle, c'est seulement contre cette manifestation préparée par des gens qui pour la plupart sont étrangers au Cercle.

C'est aussi pour faire acte d'indépendance, que le bureau tient à dire à ses camarades qu'en aucune façon il ne l'avait chargé de parler ; seul son secrétaire général avait qualité pour parler au nom du cercle ; seul, M. Talou, que nous remercions encore une fois, avait qualité pour parler au nom des membres honoraires, ayant été chargé de présenter la délégation du bureau au Ministre de la marine.

Les membres du bureau tiennent encore une fois à dire bien haut que plutôt que de perdre son indépendance le cercle se dissoudrait, que c'est là une question de principe sur laquelle il ne transigera pas.

A d'autres, nous laissons le soin de se mettre par intérêt à la remorque de tel ou tel homme politique, pour nous, nous n'attendons rien, trop jeunes pour ne pas être encore désintéressés. Tous les concours désintéressés nous sont acquis, et ce serait d'ailleurs dans un esprit tout à fait contraire à celui dans lequel il a été fondé que les membres du Cercle consentiraient à prendre un chef. Les jeunes gens qui le composent sont bien décidés à combattre pour leur idéal avec leurs propres forces n'acceptant aucun concours qui leur serait suspect.

Pour le Bureau, le secrétaire-adjoint, D. B.

Cette protestation est juste. Nous n'assistions pas à la magnifique réception du ministre par la jeunesse laïque, mais d'après les renseignements qui nous sont adressés, nous approuvons nos jeunes amis qui refusent de se solidariser avec ceux qui introduits dans les locaux du Cercle, se sont permis de faire une manifestation saugrenue.

La presque unanimité des membres du Cercle se refusent toujours à se prêter à des démonstrations en faveur d'une vague personnalité quelle qu'elle soit ; et quand M. Pagès-Lechesne, invité à parler par quelques amis personnels étrangers au Cercle, est venu — oh sans se faire trop prier ! — réciter le boniment emphatique et prétentieux qu'il avait dans la poche depuis plusieurs jours, nos amis, nos camarades se sont montrés fort surpris d'une aussi ridicule hardiesse.

Cette manifestation stupide, ils la réprouvent : ils lui donneront même une sanction.

Le snob-prolo aurait pu taire sa harangue inopportune, car ce snob-prolo a parlé dimanche de tout excepté du Cercle de la Jeunesse laïque.

Ça c'est encore de l'incongruité ; car venir dans une manifestation qui avait un but précis, déterminé, et ne pas se joindre à cette manifestation, ne saurait être qualifié autrement, si nous ne savions que depuis le matin, les amis de M. Pagès-Lechesne essayaient de préparer une démonstration en faveur du snob-prolo soit au banquet, soit à l'hôtel-de-ville.

N'ayant pu réussir au banquet de la Halle, au vin d'honneur de la mairie, ces

amis se sont rattrapés au Cercle de la Jeunesse dont ils ne font pas partie.

M. Pagès-Lechesne s'est vidé là.

Les membres du Cercle protestent contre l'incongruité ; nous les approuvons, et il faut l'espérer, une sanction sera donnée.

Louis BONNET.

**Mouvement des Instituteurs stagiaires**

**INSTITUTEURS**

**MM.**

- Pons, à Mayrinhac-Lentour (adj.) ;
- Paulhac, à Latronquière ;
- Toulze (en congé pour service militaire), à Bagnac (adj.) ;
- Lafage (ancien élève-maitre), à Duravel, (adj.) ;
- Chapou (en congé pour service militaire), à Montcuq (adj.) ;
- Girard (de Gourdon), à Comiac (adj.) ;
- Aussel (élève-maitre), à St-Cirgues (adj.) ;
- Bel (en congé pour service militaire), à Molières (adj.) ;
- Stivil (en congé pour serv. mil.), à Laurettes (adj.) ;
- Couaillac (en congé pour service mil.), à Castelnau (adj.) ;
- Liauziu (en congé pour serv. mil.), à Espédaillac (adj.) ;

**INSTITUTRICES**

**M<sup>mes</sup>**

- Souladié, élève-maitresse, à Floirac ;
- Rey, de Brouelles (Maxou), à St-Pierre-Lafeuille ;
- Gibert, de Ginouillac, à Brouelles (Maxou) ;
- Cambon, élève-maitresse à Gourdon (ad-jointe) ;
- Bonafous, élève-maitresse à Puybrun (ad-jointe) ;
- Saint-Flou, de St-Bonnet, à Mauroux (classe enfantine) ;
- Calmon, élève-maitresse à St-Bonnet (Ginac) ;
- Crouzailles, élève-maitresse à St-Martin-de-Vers ;
- Rigaubert, élève-maitresse à Laval-de-Cère ;
- Lespinasse, de Ladirat, à Gintrac ;
- Schneller, de Saint-Félix, à Ladirat ;
- Estival, de Cardaillac, à Laborie (Predeignes) ;
- Gazal, élève-maitresse à Cardaillac (ad-jointe) ;

**BULLETIN FINANCIER**

Les affaires ont été encore des plus calmes aussi bien sur le marché officiel que sur les mines.

Cependant les valeurs ottomanes ont donné lieu à un mouvement d'affaires relativement suivi.

Nous retrouvons notre 3 0/0 à 96,50 au lieu de 96,52 : l'amortissable cote 97,62.

Les sociétés de crédit ont été plus particulièrement calmes. Le crédit lyonnais à 1124 seul a été coté à terme.

Parmi nos chemins, le Lyon clôture à 1410, le Midi à 1150 et l'Orléans à 14,95.

Le Suez finit à 3916.

L'Extérieure à 91,60 n'a pas varié. L'Italien a passé de 102,80 à 102,95, le Portugais cote 31,15 ; le Turc D s'avance à 31,67 ; la Banque Ottomane à 577.

Sur le marché en banque on a traité le Turc nouveau unifié à 84 et 85 pour cent.

Au comptant les obligations 5 0/0 des chemins de fer Victoria-Minas sont fermes à 394.

**LES HÉMORROÏDES**

Peu de personnes ignorent quelle triste infirmité constituent les hémorroïdes car c'est une des affections les plus répandues, mais comme on n'aime pas à parler de ce genre de souffrances, même à son médecin, on sait beaucoup moins qu'il existe, depuis quelques années, un médicament, l'Élixir de Virginie, qui les guérit radicalement et sans aucun danger. On n'a qu'à écrire, 2, rue de la Tacherie, Paris, pour recevoir franco la brochure explicative. On verra combien il est facile de se débarrasser de la maladie la plus pénible, quand elle n'est pas la plus douloureuse. Le flacon, 4 fr 50, franco.

Eviter les Contrefaçons  
**CHOCOLAT  
MENIER**  
Exiger le véritable Nom

Ancien cabinet dentaire  
**HUGGINS & BAKER**

75, BOULEVARD GAMBETTA  
NOUVELLEMENT RÉORGANISÉ  
Consultations tous les jours de 9 h. à 5 h.

**Exacte vérité.** — Le Cendro (Puy-de-Dôme), le 29 septembre 1902. J'avais souvent des vertiges, des maux de tête, d'estomac et des bourdonnements d'oreilles. Les Pilules Suisses m'ont promptement soulagé et ont réussi à me guérir parfaitement. Vous pouvez le publier, c'est l'exacte vérité. M<sup>me</sup> V. BARJAT (Sig. iég.)

**Tribunal de commerce de Cahors**

La liquidation de la faillite de la dame GÉLIS née Paganel, boulangère à Cahors, étant terminée, les créanciers vérifiés et affirmés, sont invités à se présenter le 25 septembre 1903, à 2 heures du soir, en la salle d'audience du Tribunal pour recevoir les comptes que le syndic doit leur rendre, et donner leur avis sur l'excusabilité du failli.

Le Greffier,  
A. POULVEREL.

**Tribunal de commerce de Cahors**

Les opérations de la liquidation judiciaire du sieur ROUGET Victor, négociant à Cahors étant terminées, les créanciers vérifiés et affirmés sont invités à se présenter le vendredi 25 septembre 1903, à 2 heures 1/2 du soir, salle d'audience du tribunal pour recevoir les comptes que le liquidateur doit leur rendre.

Le Greffier,  
A. POULVEREL.

**Tribunal de commerce de Cahors**

Les opérations de la liquidation judiciaire du sieur BESSON, limonadier à Cahors, étant terminées, les créanciers vérifiés et affirmés, sont invités à se présenter le vendredi 25 septembre 1903 à 2 heures du soir, salle d'audience du Tribunal pour recevoir les comptes que le liquidateur doit leur rendre.

Le Greffier,  
A. POULVEREL.

**A. WILCKEN**

CHIRURGIEN-DENTISTE

DIPLOMÉ

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE

L'ÉCOLE DENTAIRE DE PARIS

DENTISTE DU LYCÉE GAMBETTA

ET DE

L'ÉCOLE NORMALE D'INSTITUTEURS

Consultations tous les jours de 9 h. à 5 h.

69, BOULEVARD GAMBETTA

**COMMERCE DE BOIS**

FABRIQUE DE MENUISERIE ET PARQUETS

**FILLIOL, à Tulle**

Parquets chêne,	depuis 2 fr. 50 le mètre carré
d° hêtre,	2 fr. 50 d°
Parquets pin 28/30,	1 fr. 45 d°
d° d° 25,	1 fr. 35 d°
Parquets peuplier 28/30	1 fr. 95 d°
d° d° 25,	1 fr. 80 d°
Parquets mélèze 28/30,	2 fr. d°
d° d° 25,	1 fr. 75 d°
Portes à 5 panneaux 2 <sup>m</sup> sur 0,75 x 0,80 x 0,85,	la pièce 8 fr.
Portes à 5 panneaux 2 <sup>m</sup> 20 x 0,80 x 0,85,	la pièce 11 fr.
Chêne, Hêtre, Pin Sylvestre, Peuplier, spécialité de bois de Chêne étuvé pour menuiserie.	
Envoi de prix-courants et tous renseignements sur demande	

**Monsieur BOURGET**

MÉCANICIEN-DENTISTE

Préviens le public qu'il continue, comme par le passé, à gérer son Cabinet lui-même  
9, rue du Lycée.

**Bulletin météorologique**

DATES	TEMPÉRATURE		Pression atmosphérique réduite au niveau de la mer	Vents
	maxima	minima		
21 Lundi	+ 19	+ 12	767	Vel
22 Mardi	+ 18	+ 10	769	Pluie

Altitude moyenne de Cahors (Lycée), 133 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Temps probable : Beau.  
D. HERBAUD.  
Le propriétaire gérant : A. COUESLANT.